5ème année, N° 8. LE NUMERO: 10 CENTS. Samedi, 21 juillet 1906.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

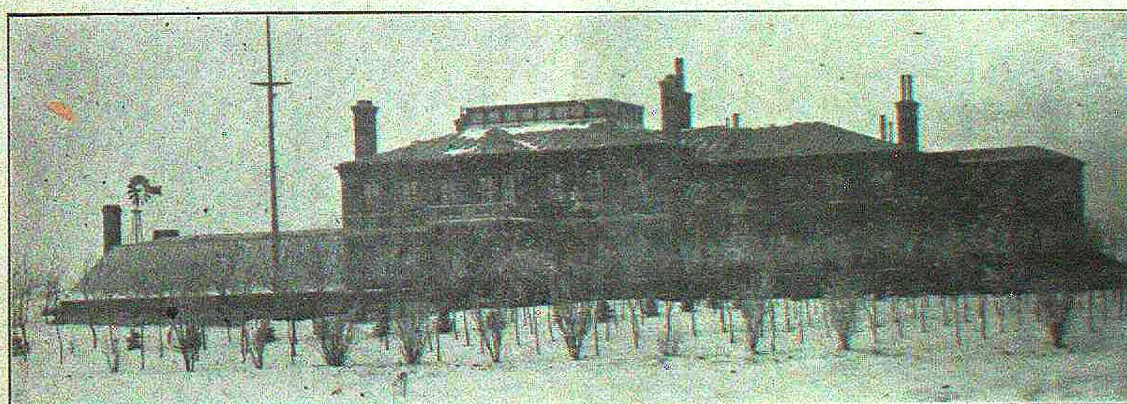
DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
Un an $2.00
Six mois 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell Main 999

A L'ETRANGER:
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



Hotel du Gouvernement à Regina

...SOMMAIRE...

Femmes et fleurs (poésie)............ Armand Silvestre
L'Ouest Lointain............ Françoise
Lettre ouverte à Madame Dandurand............ Gabrielle Sans-Façons.
Une pensée à retenir............ Errol Bouchette
Philippe V et Marie-Louise de Savoie............ M. A. Lauzon
Causerie............ Danielle Aubry
Pages des Enfants............ Tante Ninette
La petite balayeuse apôtre............ R. P. Barbet
Variétés............
Au-dessus de l'Abime [feuilleton]............ Th. Bentzon
Recettes faciles, conseils utiles, etc., etc.



NOUS VOUS OFFRONS UNE DEMEURE

Plus proche de Montréal qu'aucune autre propriété qui ait jamais été offerte, à des prix aussi remarquablement bas. Située au PLATEAU WESTMOUNT et ouverte avec la plus grande activité qui se soit jamais vue dans l'histoire de la propriété foncière suburbaine par les capitalistes et les connaisseurs qui se cherchent un bon chez soi. Une vente sans précédent se fait actuellement, parce que tous les visiteurs trouvent la propriété exactement telle que décrite, ELEVEE, SECHE ET NIVELEE. Non pas située à des milles de distance, dansd obscurs villages ; non pas dans la solitude, mais dans un magnifique parc à résidences, à cinq minutes de marche de la BELLE VILLE DE WESTMOUNT.

PAS D'HYPOTHEQUES, PAS D'EMBARRAS, NI RISQUE POUR L'ACHETEUR. Nous garantissons un titre parfait à tout acquéreur. Des superbes sites pour résidences peuvent encore s'acheter sur des rues telles que l'avenue Westem, la rue Sherbrooke, le chemin de la Côte St-Antoine, les avenues Highland et du Plateau, pour $425, en montant, aux conditions de paiement les plus faciles. $5 par mois paie pour deux lots. Ne remettez pas à demain ; rappelez-vous que les valeurs augmentent et vous êtes capable d'acheter à ces prix, cette semaine, vous ne le serez peut-être pas la semaine prochaine. Quand vous allez plus loin, vous avez la promesse d'une plus grande quantité de pieds de terrain pour un dollar, mais combien vaut-il aujourd'hui, et vaudra-t-il plus demain? ACHETEZ OU VOUS POUVEZ DOUBLER VOTRE ARGENT L'ETE PROCHAIN. ACHETEZ MAINTENANT AU PLATEAU WESTMOUNT. C'EST UNE OCCASION UNIQUE DANS LA VIE.

GEO. MARCIL & CIE, AGENTS D'IMMEUBLES ET COURTIERS DE PLACEMENTS **BUREAU PRINCIPAL : 180 RUE ST-JACQUES**

Bureaux succursales, sur la propriété, ouverts tous les après-midi, angle de l'Av. du Plateau, rue St-Jacques-Ouest, (Chemin du haut de Lachine), angle Sherbrooke et Ave. du Plateau. A cinq minutes de marche à l'ouest de l'avenue Victoria. Succursale à Saint-Henri, 3671 rue Notre-Dame, ouverte de 9 a. m. à 9 p. m. Bureau du soir : 282 Ave. Duluth: 562 rue Sherbrooke-Est.

H. J. Dietsche

Coiffeur pour dames

et Parruquier artistique

SPECIALITÉ: ONDULATIONS MARCEL

2429, STE CATHERINE Ouest

(Entre les rues Stanley et Drummond)

MONTREAL

Tel. Bell. Uptown 4263.

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecine.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

1607 rue Sainte-Catherine

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tel Bell Est 1949

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse -:- -:- -:-

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 rue St-Laurent. Montréal

Essayez le polisseur CANDO pour argenterie. Demandez un échantillon. TÉL. BELL MAIN 210

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1. vol. in-12... 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12... 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. In-12. 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12... 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré... 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in 1-2... 0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - Montréal



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

AVIS

Vous qui sortez par les temps humides et froids,

Vous qui attrapez facilement un rhume,

Vous qui êtes sensibles de la gorge ou des bronches,

Vous qui êtes enroués, grippés ou enrhumés,

Vous qui crachez ou qui êtes oppressés,

Prenez des

CAPSULES CRESOBENE

Nouvel Antiseptique Volatil aux propriétés merveilleuses.

Pour prévenir ou guérir infailliblement: TOUX, MAUX DE GORGE, LARYNGITES, RHUMES, GRIPPES, INFLUENZA, BRONCHITES, CATARRHES, ASTHME, ETC.

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50c le flacon. Envoyées aussi par la malle, sur réception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DECARY, pharmacien, dépositaire général, 1688 rue Sainte-Catherine, Montréal.

Regrets superflus . . . .

Pourquoi regretter qu'une année nouvelle vienne, s'ajoutant à celles qui sont passées, vous vieillir davantage... ON N'A QUE L'AGE QU'ON PARAIT AVOIR!...

Si des fils d'argent se montrent dans votre chevelure, faites taire ces indiscrets, et rendez leur nuance naturelle en vous servant de la CAPILLINE.

En vente partout en bouteilles de 50 cents. Dépôt général :

La Cie des Laboratoires S. Lachance, Limitée,

87 RUE SAINT-CHRISTOPHE, MONTREAL.

Lisez l'Album Universel

Le seul magazine publié en français, en Canada

Illustrations canadiennes, littérature, feuilletons sensationnels, Modes. **Abonnement : $2.50 par an.** En vente dans tous les dépôts de journaux : 5 centins le numéro. Demandez un numéro spécimen gratis.

The MONTREAL PHOTO-ENGRAVING Co.

Atelier de Photogravure.

Toutes sortes de travaux de photogravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini, Demi-tons et dessins en lignes sous le plus court avis, spécialité "Catalogue" qui exigent le meilleur gout et la plus grande attention.

The MONTREAL PHOTO-ENGRAVING Co.

Batisse de l'Album Universel, 51, rue Sainte-Catherine Ouest, Coin de la rue Saint-Urbain, Montréal. E. Mackay, propriétaire.

5ème année, N° 8. LE NUMERO: 10 CENTS. Samedi, 21 juillet 1906.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00 SIX MOIS 1.00 Strictement payable d'avance.	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL MAIN 999	Un an - - Quinze francs Six mois - - - 7 frs Strictement payable d'avance.

FEMMES ET FLEURS

En les créant toutes pareilles
Par la grâce et par les couleurs,
Dieu fit --- complétant deux merveilles ---
Les femmes parentes des fleurs.

Celui qui règne dans les nues
Tailla le caprice hautain
Des grands lis et des gorges nues
Aux blancheurs du même satin.

Au même azur, il prit le charme
Des bluets clairs et des doux yeux,
Et, dans tous deux, mit une larme
Où luit le souvenir des cieux.

Pour consoler les cœurs moroses,
Tout, hors les baisers étant vain,
Sur les lèvres et sur les roses
Il fit saigner son cœur divin.

Souffles purs, haleines pâmées,
Il gonfla des mêmes pitiés
Les poitrines des bien-aimées
Et les boutons des églantiers.

Il cacha les mêmes ivresses,
Le même oubli des biens défunts
Dans l'âme douce des caresses,
Dans l'âme douce des parfums.

Les mêmes aubes vaporeuses
Entr'ouvrent sous les cieux pâlis,
Les prunelles des amoureuses
Et celles des volubilis.

Femmes et fleurs! En un tel doute
Nous met leur double vision
Qu'on voit hésiter sur sa route
L'aile même du papillon,

Le zéphyr, loin des fleurs vermeilles
Courir au-devant d'un baiser
Et le vol tremblant des abeilles
Sur l'or des cheveux se poser.

Femmes et fleurs! Les eaux dormantes,
Mêlent dans le même pourpris,
Les visages de nos amantes
Aux fronts veloutés des iris.

Et le pied planté dans la grève,
Le long du fleuve qui s'en va,
Le nénuphar semble le rêve
Qu'une vierge autrefois rêva.

Femmes et fleurs! Dans vos calices,
Fermés sur nos désirs plaintifs
S'achèvent les obscurs délices
Des bourdons et des cœurs captifs.

Plus d'un que charma votre empire
En a connu la trahison;
En vous souvent l'homme respire
L'âme perverse d'un poison.

Mais qu'importe à l'âme assouvie
Ce qu'un baiser tient de douleurs!
Vous êtes la mort et la vie
Sœurs exquises, femmes et fleurs.

ARMAND SILVESTRE

L'Ouest lointain

A partir de Winnipeg, le contingent de femmes-journalistes se partageait en deux parties.

La première, — j'ai eu la bonne fortune d'appartenir à cette fraction, — devenait l'hôte du Canadian Northern Railway, et avait pour chef d'expédition, M. Herbert Vanderhoof; la seconde continuait sa route par la voie du Pacifique Canadien, sous la bonne tutelle de M. George Ham.

Le C. N. R. — comme on l'appelle là-bas par abréviation — est l'œuvre de MM. Mackenzie et Mann ,de Toronto, et possède aujourd'hui, dans le Nord-Ouest, 2,000 milles de chemin de fer. C'est l'intention de cette compagnie de continuer, dans un avenir prochain, son parcours jusqu'à la Baie d'Hudson, et, un peu plus tard, de l'étendre jusqu'à la côte du Pacifique.

Sa ligne principale relie Winnipeg à Edmonton, trajet de 900 milles que nous parcourûmes tout d'un trait.

En quittant la capitale du Manitoba, nous étions entrées dans les Prairies, aux espaces incommensurables. Pour quiconque aime la terre, "la saine, bonne et verte Terre", la prairie n'est ni ennuyeuse, ni monotone à parcourir.

Déjà, le blé poussait riche et puissant, criant à tous, la promesse de lourdes moissons; ou, c'était l'herbe haute et soyeuse, prête aux gras et abondants pâturages. Nul aspect aride et désolé; partout, c'est la vie, la beauté joyeuse de la vie aux larges espaces ouverts aux vents, il est vrai, mais aussi aux ailes!...

Le pittoresque, l'imprévu ne faisaient pas défaut; tantôt, nous passons de gigantesques roulottes,— appelées goélettes des prairies, —contenant toute la famille et la fortune du colon en recherche de l'endroit propice pour y planter sa tente; tantôt, surgissait à nos yeux un campement d'Indiens qui nous regardaient, stoïques et graves, s'éloigner et disparaître, sans seulement remarquer nos saluts de la main. Peut-être daignaient-ils d'y répondre? Peut-être tous les Visages Pâles, qu'ils viennent de l'Est ou de l'Ouest sont-ils, pour eux, également méprisables?

Puis c'étaient des étangs profonds, sur les eaux paisibles desquels vaguaient des canards sauvages dont la grâce séduisante tenterait plus d'un chasseur.

Aux différentes étapes de la locomotive, des rues entières, des villages, des villes naissent pour ainsi dire, sous nos regards. Quel sera leur avenir? il est permis de le conjecturer heureux et prospère par le développement rapide, l'essor fécond de cet Ouest prodigieux.

Combien j'aimerais à y voir ceux des cultivateurs du Bas-Québec qui peinent inutilement contre l'aridité de leurs terres rocailleuses, ceux qui, découragés par l'insuccès de leur labeur prennent le chemin de l'exil!

Pourquoi les ressources de l'Ouest ne leur sont-elles pas révélées? Ne vaudrait-il pas mieux peupler ces prolifiques solitudes de nos gens, afin de les empêcher d'aller respirer l'air anémiant et pestilentiel des manufactures? Pourquoi offrir le meilleur de notre sol aux étrangers?

Nous atteignons Edmonton un bon matin, Edmonton débordant d'animation, Edmonton la florissante capitale de l'Alberta et le futur terminus de trois transcontinentaux.

J'avoue que j'arrive disposée à l'admiration, mais, ne le serais-je pas, que la surprise commande à mon admiration, tout ce que je vois dépassant mon expectative.

La situation de la ville est charmante; elle est bâtie sur un large plateau, au pied duquel roule en des méandres nombreux, à travers une délicieuse vallée, la rivière Saskatchewan. Des voitures commandées par des messieurs de la Chambre de Commerce nous promènent à travers la ville et les environs; les dames appartenant à la ligue des "Royal Daughters of the Empire", sont nos aimables chaperons. Nous visitons en leur compagnie, l'emplacement où l'on doit construire prochainement les nouveaux édifices du Parlement provincial, celui de l'hôtel du Gouvernement, Nous passons à travers un parc tracé en pleine forêt. Déjà, un parc? Mais, oui, et des banques, — onze, je crois, — et des hôtels, et des églises, un hôpital, des villas gracieuses, des magasins, une salle de théâtre où l'on fit une ovation à Albani, l'hiver dernier, et que sais-je encore?

Après avoir tout vu, tout considéré, tout loué, nous sommes conduites à l'un des fashionables cafés d'Edmonton où un déjeuner recherché nous est offert. Ne plaignons pas nos frères de l'Ouest. Rien ne leur manque, pas même la succulente cuisine française.

Je suis heureuse de serrer la main de quelques Canadiens de l'Est, avant de quitter Edmonton. C'est au "Courrier de l'Ouest", le journal français, que je rends le premier, visite; j'y rencontre M. E.-P. Lessard, autrefois de la Beauce, et M. A. Boileau, de Québec qui me souhaitent une confraternelle bienvenue. "Le Courrier de l'Ouest", feuille hebdomadaire, fondée par M. le sénateur P. Roy, est déjà un journal en pleine voie de prospérité; son progrès s'accentue constamment, auquel progrès, "Magali", l'intéressante chroniqueuse et directrice de la Page des Femmes, n'a certes pas nui. J'ai le regret de ne pouvoir l'embrasser et lui dire avec quel bonheur je lis régulièrement ses articles.

Je rencontre encore M. Madore, le fils de M. Madore, inspecteur des Postes, à Montréal; ce jeune avocat ne fait qu'arriver à la capitale de l'Alberta, et, il en est si enthousiasmé qu'il veut y fixer ses pénates.

Je m'informe de M. DeBlois-Thibaudeau; on m'affirme qu'il est déjà très populaire, — ce qui ne sur-

prendra aucun de ses nombreux amis, — et qu'il est en train de faire fortune.

Le fameux : "Go West, young man", du célèbre homme d'Etat américain, Horace Greeley, était un avis sage et bien pensé. Mais, il n'était pas complet. Un de ses descendants, du même nom que lui, habitait le Nord-Ouest, s'est chargé de finir toute la pensée de son illustre parent, quand il a ajouté: "The only drawback to Western Canada as a home so mankind, is the scarcity of women".

Et M. Dubuc, fils de M. le juge Dubuc de Winnipeg, que je rencontre avec plaisir à Edmonton, où il s'est créé une superbe clientèle, se fait l'écho de M. Greeley.

—Vous ne sauriez croire, me dit-il, combien il serait désirable que nous eussions, ici, des Canadiennes-françaises; les jeunes filles qui habitent notre ville nous viennent toutes d'Ontario.

Je lui jure de donner la plus grande publicité possible à son vœu; il verra, j'espère que j'ai tenu parole. L'idée d'un Ouest canadien-français, réjouit fort mon âme de patriote. Ah! si l'on connaissait mieux ces régions lointaines, avec quel empressement, l'excédent de notre population féminine n'irait-il pas vers ce pays qui n'est pas l'exil, puisqu'il forme toujours partie de notre beau Canada.

Nous nous arrachons d'Edmonton. Dorénavant, nous ne pourrons évoquer les souvenirs de l'Ouest lointain sans que surgisse à travers tous, l'image souriante et vive de la prospère et belle capitale de l'Alberta.

Deux jours après, nous nous réveillons à Banff. Nous étions entrées dans les Montagnes Rocheuses, à la nuit, de sorte que rien encore ne m'avait préparée au spectacle qui m'attendait.

Mais, au matin, quand sur le quai de la gare, je jetai les yeux autour de moi, ce que je vis demeure, pour moi, un spectacle intraduisible.

De tous côtés, s'étageaient des montagnes dont les pics élevés,—quelques-uns couverts de neiges éternelles, -- semblaient percer les nues.

"Tout ce qui est humain est *voulu*, dit Taine, et à ce titre fatigue."

Ici, vous le sentez, l'œuvre de l'homme n'est pour rien. C'est la main puissante du Créateur qui a tout fait, et de toute éternité, c'est son ouvrage.

Les montagnes, c'est le geste de Dieu ! combien il est grand, combien il est sublime, et, combien nous nous reconnaissons petits, écrasés que nous sommes devant leur majesté et leur imposance.

Oh! la beauté sacrée des montagnes comment la décrire dignement! Il semble presque irrévérencieux d'en parler avec des mots profanes, des mots qu'on a mis au service de descriptions moins grandioses et moins nobles, et qui, dans tous les cas ne rendront qu'imparfaitement les impressions de l'âme...

Mais elles vivront toujours dans ma pensée, telles qu'elles m'apparurent les divines montagnes, par ce clair matin de juin, dans la frémissante lumière du jour. Le soleil mettait de la couleur à ce cadre prestigieux, tantôt plaquant de clarté plus pâle la tête sérieuse des sapins, tantôt illuminant, en une radieuse caresse, la blancheur immaculée des cîmes, qu'il enguirlande de brumes transparentes, ou dorant de reflets blonds les bandes de bruyère rose qui séparent l'aridité des sommets de la végétation luxuriante de leurs flancs.

Et partout, de quelque côté qu'on se tourne, les somptueuses montagnes nous saisissent et nous retiennent par la variété de leurs aspects, par le charme presque surnaturel qui s'en dégage.

L'hôtel du Pacifique Canadien est situé au milieu d'elles. C'est de sa vérandah que nous les contemplons, encore, en attendant le retour de ce magicien à la palette merveilleuse qu'on nomme le crépuscule.

Voilà ce qui nous est inconnu, à nous, gens de l'Est, ce moment du jour, où la nuit n'avançant que lentement et comme à regret, envoie d'abord, en héraults, ces lueurs rouges, roses, violettes et mauves qui tendent l'horizon de soies fastueuses et de pourpre magnifique. Nous en jouirions avec délices, si l'imminence du départ ne mettait une note douloureuse à notre ravissement.

De ravissantes promenades nous sont offertes. Nous visitons le Parc National Canadien, où, parmi les splendeurs d'un décor sans cesse renouvelé, sont retenus les restes de ce que furent les puissantes hordes de buffalos. Salut à ces derniers survivants des rois de la plaine! Dédaigneux et fiers, ils nous regardent passer et ne bronchent nullement sous le feu des kodaks dirigés contre eux.

Nous visitons le beau lac de Minnewanka dont les eaux sont aussi bleues que celles de la Méditerranée, les sources sulfureuses et chaudes, la grotte, où des stalactites aux formes bizarres, évoquent des figures d'hommes et d'animaux.

Le gardien de ce lieu, un Ecossais, nous les explique et raconte gravement les saturnales que les esprits livrent dans la grotte, à l'heure des minuits.

Mentalement, je me fais la promesse de revenir à Banff ; autrement, comment aurai-je pu le quitter? et je suis mes consœurs qui se dirigent vers Calgary.

Cette ville n'est qu'à trois heures de chemin de fer de Banff, et les grandes Rocheuses bornent, d'un côté, son horizon.

La première question qui nous est posée en arrivant, est celle-ci:

—Laquelle des deux villes, Edmonton et Calgary, préférez-vous?

Il faut faire appel à toute la diplomatie féminine pour sortir avec adresse de cette insidieuse interpellation. Car, entre Calgary et Edmonton, c'est une rivalité, que le temps, qui guérit pourtant tant de choses, ne saura effacer.

Cela me rappelle Québec et Montréal, et j'ai peine à garder mon sérieux.

Calgary a espéré posséder le siège du gouvernement, son droit d'aînesse était la raison principale de sa prétention ; Edmonton lui a été préféré, et si jamais Calgary l'oublie!

La gentille ville, cependant, a tort d'envier sa glorieuse rivale ; le Guide que j'interroge, ne dit-il pas en parlant d'elle :

"This is the most important place, as well as the handsomest between Winnipeg and Vancouver."

N'a-t-elle pas de plus un système d'irrigation qui embrasse une étendue de trois millions d'acres, et qui est le plus grand et le plus complet de toute l'Amérique? Ne possède-t-elle pas un climat qui guérit toutes les maladies de poitrine?

Ses ranches ne sont-elles pas justement reconnues comme les plus nombreuses et les plus riches de l'Ouest?

Combien il est intéressant, en effet, de visiter ces ranches immenses où paissent par milliers, des troupeaux de chevaux et de bestiaux! A chaque instant, on croise un cowboy, coiffé de son sombrero, dont le pittoresque costume en fait un type à part, d'observation très curieuse.

Mais, ce qui, à mes yeux, me rend Calgary plus cher encore, c'est que j'y ai un cher bon oncle qui n'a pas souvent la visite de ses parents de l'Est.

C'est avec lui que je visite la ville et ses environs, c'est encore avec lui que je vais au pique-nique, organisé en l'honneur des femmes-journalistes par les édiles et les citoyens de la ville, et, faut-il s'étonner après cela, si Calgary laisse dans mon esprit et dans mon cœur la meilleure des impressions?

En quittant Calgary, nous visitons successivement McLeod, Raymond, où il y a une fabrique de sucre de betteraves. C'est une source de grande industrie pour le pays ; on y emploie beaucoup d'ouvriers ; songez qu'on fabrique jusqu'à 800 livres de sucre granulé par jour. Le gérant, M. Green, nous explique les différentes opérations avec beaucoup de bonne volonté et de patience.

Et maintenant, en route pour Cardston, le château-fort des Mormons au Canada. L'idée de rencontrer, face à face, ces galants extraordinaires, émoustille un tantinet notre curiosité. Nous arrivons. Ciel! quel déploiement unisité de pompe! les drapeaux flottent sur tous les points, — au fait, je suis ingrate de ne pas en avoir fait plus tôt la remarque, mais partout où nous sommes descendues, les drapeaux étaient arborés en notre honneur — ici, ils claquent, ce semble, plus joyeusement encore. Et puis, c'est l'évêque des Mormons qui vient en personne, en tête d'une musique bruyante et claironnante, nous chercher à la gare.

S'il y a quelqu'une à qui cet honneur suprême d'être reçue à la gare et reconduite par un évêque soit déjà échue, elle comprendra mon émotion.

Un banquet est préparé pour nous à l'hôtel-de-ville ; avant de s'y rendre, nous assistons à une scène qui est loin d'être banale: on va dompter des chevaux sauvages (bronchos) et les rompre à la selle. Dans le *coral*, les chevaux errent en liberté et courent en tourbillons ; l'entraîneur, au milieu d'eux, tient, enroulé dans sa main, le lasso auquel il imprime tout à coup, au moyen du bras, un mouvement qui le lance à plusieurs verges de distance ; à chaque fois, il prend dans son nœud un de ces animaux sauvages lancés au temps de galop. Le cheval, ainsi pris tombe par terre ; vite on lui bande les yeux, on le sangle, on le selle, on lui met un mors ; tandis qu'il est encore renversé, le dompteur le monte. On enlève ensuite le bandeau. D'un bond, le cheval est debout, et, c'est alors que la lutte entre la bête et l'homme se fait terrible, émouvante. Le cheval se cabre, se jette à droit à gauche, essaie, avec de frénétiques soubresauts, de faire vider les arçons à son cavalier. L'écume blanchit son mors, les sueurs l'inondent, mais le cavalier — quelle habileté et quelle adresse ces cowboys font preuve! — ne se démonte pas. L'animal, enfin, reconnaît et accepte le joug de l'homme ; frémissant et humilié, on lui enlève la selle et le mors. Il est vaincu...

Les lois de notre pays défendent aux hommes d'avoir plus d'une femme ; le petit-fils de Brigham Young, que nous avions rencontré en route, m'avait affirmé que même à Salt Lake City cette coutume tombait en désuétude. Il y a quelque chose dans l'éclat d'acier de ses intelligents yeux yeux gris qui me dit que ce témoignage est suspect. D'autres informations, désintéressées celles-là, m'apprennent que la polygamie existe quand même à Cardston ; seulement, elle se pratique en cachette. Alors, rien ne change les mormons des autres hommes? Je suis profondément humilié pour les Mormons.

On nous banquette, on nous promène en voiture, on nous mène au Temple, on nous lit des adresses, nous y répondons, puis, nous repartons toujours escortées de l'évêque, du maire, des échevins, musique en avant. Et aussi d'un détachement de la Royale gendarmerie à cheval, venu, comment ai-je pu oublier de le mentionner, — flamberge au vent, nous chercher à la gare.

Nous partons de Cardston à destination de Lethbridge, mais la petite ville de MacGrath force notre convoi à stopper quelques minutes chez elle. Vous verrez que c'était bien la peine. Là, encore, la fanfare nous sérénade; les enfants de toutes les écoles sont assemblés en nombre imposant, des jeunes filles, vêtues de blanc, nous présentent des fleurs, M. Jacobs, le président de la Chambre de Commerce de MacGrath fait un discours et nos confrères journalistes nous présentent une insigne en soie avec ces mots : "Compliments of MacGrath to the Canadian Women Press Association". De plus, une petite bannière, aussi en soie, sur laquelle est inscrit:

"S orry you haven't time to stay,
But mighty glad you came our way."
Macgrath, June 16, 1906.

Jamais on ne pourra s'arracher de gens aussi aimables. Il le faut cependant et nous voilà repartis par une

voie suburbaine dans la direction de Lethbridge.

Je ne sais pourquoi, de tous les souvenirs charmants que j'ai rapportés de ce merveilleux voyage, celui que je conserve de Lethbridge m'est particulièrement si doux. Peut-être est-ce à cause de cette musique suave qu'on nous a fait entendre au soir de notre arrivée? peut-être encore parce que c'est là que, j'ai entendu le plus d'Anglais m'adresser la parole dans le beau parler de France? N'analysons pas le sentiment, il perd trop de son charme sous le froid raisonnement de la logique.

M. Fessenden, rédacteur en chef du "Lethbridge News", le journal de Lethbridge, nous fait les honneurs de sa ville avec beaucoup de courtoisie et d'empressement. Je ne serais pas surprise qu'il fut pour beaucoup dans l'organisation de la réception qui nous est faite.

Le soir, grand gala au club Chinook, qui tire son nom d'un vent qui souffle de temps en temps à cet endroit et qu'on appelle le Chinook, parce qu'il vient à la fois du Japon et de la Chine.

Toute la meilleure société est assemblée au club Chinook ; un fort bel édifice, sur ma foi, et où il doit faire bon pour un mari de se réfugier quand, à la maison, le baromètre est à la tempête.

Les dames de l'endroit sont fort excitées. Songez donc! c'est la première fois que les portes de ce club sont ouvertes aux femmes. On nous le dit avec force compliments. Nous commençons à réaliser notre importance. Quelle tournée triomphale que ce voyage pour le Féminisme! le bon, j'entends.

Le concert d'amateurs, que nous entendons ce soir-là par les dames et messieurs de Lethbridge, mérite plus qu'une mention. Cette harmonie enchanteresse complète toutes les joies qu'on nous avait jusqu'à présent données. Il ne leur manque donc rien à ces gens de l'Ouest!

Après le concert, grande causerie ; voilà que me sont présentés des messieurs qui me parlent le français avec une belle facilité ; je n'en puis croire mes oreilles.

D'abord, c'est un monsieur Cunningham, autrefois de Montréal qui m'adresse la parole dans la langue chère, quelques autres encore, puis M. R. F. Reeve, gérant de la banque de Montréal à Lethbridge, qui a absolument des locutions québecoises ; nous nous découvrons des connaissances communes, et comme les amis de nos amis sont toujours nos amis, nous nous jurons un constant souvenir sur un plat de fraises.

Je dois à M. Reeve beaucoup d'utiles informations sur les habitudes et la manière de vivre dans ce Ouest lointain. Il me dit, entr'autres choses que la main-d'œuvre, étant rare, est payée royalement. Jugez: les briquetiers, les maçons, reçoivent six dollars par jour ; les peintres et les charpentiers, quatre dollars, et comme les constructions dans ces pays nouveaux s'élèvent en grand nombre, la demande est urgente. Le journalier reçoit deux dollars et demi par jour ; dans les mines, — il y en a en très large quantité dans l'Ouest, à Edmonton et à Lethbridge notamment, où le charbon est tellement abondant qu'il ne coûte que de deux à trois dollars la tonne, — le mineur, le camionneur reçoivent vingt-cinq dollars par semaine.

Quelle fortune pour un grand nombre de nos manœuvres!

Notre voyage, c'est bien l'image de la vie ; à chaque fois que l'heure sonne, c'est un nouvel adieu. Nous disons donc encore adieu à Lethbridge, à l'hospitalier et musical Chinook Club, à nos nouveaux amis. Puisse le sort clément nous les faire rencontrer de nouveau.

Une autre halte à Moose Jaw, mais j'abrège ce long récit afin d'arriver plus vite à Régina.

La capitale de la Saskatchewan, s'est mise en beauté pour nous recevoir ; le maire et les échevins venus au-devant de nous, nous conduisent d'abord à l'Elk Club qu'on a mis entièrement à notre disposition tout le temps que durera notre séjour à Régina. Le mot: elk, qui signifie: élan, est le nom favori des clubs du Nord-Ouest ; il n'y a guère que celui de Lethbridge qui s'est écarté de la règle générale.

En attendant le banquet à l'hôtel-de-ville même, nous allons visiter des maisons de fermiers aux alentours de la ville.

J'aimerais à avoir plus de loisirs pour vous raconter les expériences personnelles de chacun d'eux. Nous y avons constaté une aisance, une prospérité vraiment dignes d'envie.

N'écoutez pas Loti qui veut qu'on aille à Ispahan voir les roses ; elles sont toutes à l'hôtel-de-ville de Régina. Le banquet est de quelques cents couverts et à chacun il y a un magnifique bouquet de roses.

Des roses! en avons-nous vu durant notre séjour là-bas ; à chaque arrêt des bottelées rouges, blanches et roses ; notre convoi en est constamment garni, et chaque jour, les fleurs renouvelées caressent notre odorat, égaient nos yeux de leur ensorcelante beauté.

Après le banquet, discours: Ah! ces discours! Nous allons ensuite visiter les casernes, situées en dehors de la ville. C'est l'assistant commandant McIlree et Madame McIlree, entourés de quelques officiers qui nous reçoivent dans le "mess-room", aux murs de laquelle toutes les royautés de la Grande-Bretagne, et les gouverneurs de notre Dominion, essaient par la fixité de leurs attitudes de figer notre respect.

Parmi les casernes se trouve le bâtiment destiné à remplir la fonction de prison militaire. Je m'en approche le cœur serré. N'est-ce pas là que Riel a été emprisonné? qu'il a été pendu? J'entre dans la cellule N° 1 ; il y a la place d'un grabat et la largeur de quelques pieds. C'est étroit, c'est petit, c'est rempli d'une atmosphère de haine et de fanatisme. Ce qu'il a dû souffrir dans cette tombe!

Je continue jusqu'au préau où fut dressé le gibet. Un soldat nous explique qu'il a dû passer par la fenêtre du toit pour arriver jusqu'à la plate-forme. Tandis, que, muette, je regardais en songeant à l'horreur de cette scène, le vent, qui soufflait, depuis le matin, avec violence,

s'engouffrant dans cet espace resserré, semblait soupirer et se plaindre ; ces sons étranges, ce ciel gris au-dessus de tout, ajoutaient à la tristesse des évocations. Puis, de larges gouttes vinrent tomber, comme des larmes, sur les dalles du pavé, la brise, dans un sanglot plus fort, passant sur nos bouquets de roses, les effeuilla... Rien ne manqua ce jour-là pour honorer la mémoire de Riel.

Il peut dormir en paix, dans sa bière, le supplicié de Régina! Il est bien vengé. Quel a été le sort de ceux qui ont aidé à l'envoyer à l'échafaud: Langevin, Chapleau, Caron! Ah! mieux vaut être la victime que le bourreau!

A la salle du manège, on fit exécuter aux chevaux et à leurs cavaliers, différents exercices qui dénotent un entraînement parfait et une remarquable habileté. Messieurs les officiers se laissent complimenter sur leur savoir-faire avec un visible contentement.

Il nous reste le plaisir, et pour moi le plus agréable de tous, d'aller saluer à l'Hôtel du Gouvernement, Son Honneur le lieutenant-gouverneur et Madame Forget, qui s'étaient inscrits sur le programme des fêtes pour une réception aux femmes-journalistes.

Nous arrivons un peu en retard, un peu maltraitées par le vent et la pluie dont un accueil chaud et cordial nous dédommage amplement.

J'entends la bonne voix de Madame Forget qui me dit dès l'entrée au salon:

—Mais, venez donc, Françoise, venez donc!

Je sens que pour Mme Forget, je n'entre pas seule, c'est tout Montréal que j'apporte avec moi. O belle et riche province de la Saskatchewan comme vous disparaissez, pendant un moment, parce que j'apporte, à mes souliers de voyageuse, un peu de la poussière de la province de Québec!

Volontiers, j'aurais embrassé, en souvenir de la petite patrie, la femme digne et charmante qui représente si bien là-bas la nationalité canadienne-française. Qui sait, si elle ne l'a pas désiré elle-même? Mais le tout Régina élégamment chapeauté, correctement ganté, imposant, nous regarde, et madame la gouvernante ne saurait commettre cette infraction aux règles protocolaires. Dans l'étreinte qui serre mes mains, cependant, je devine toute la tendresse d'une affectueuse bienvenue.

Tandis que Mme Forget se prodigue à ses hôtes, le lieutenant-gouverneur me promène à travers son palais gubernatorial.

A mon avis, la gravure, qui orne la couverture du "Journal de Françoise" n'en donne qu'imparfaitement l'idée ; j'ai vu l'Hôtel du Gouvernement au milieu du jardin en pleine floraison, dans la verdure des arbres assez grands pour offrir de l'ombrage, et je puis affirmer que l'aspect en est charmant: au dedans, les pièces, très larges, sont belles et d'allure superbe, les serres, un rêve fleuri. Et pourtant, on les a joliment pillées pour en garnir les salons, la table de la salle à manger, le hall, mais cela n'y paraît pas.

Sur le bureau, dans la bibliothèque du maître de céans, s'étale le dernier numéro du "Journal de Françoise", publié en mon absence. Le lieutenant-gouverneur me l'indique en souriant:

—Parions, dit-il, que nous l'avons vu avant vous.

Cela m'est très flatteur, en tout cas, de l'apercevoir en un si beau cadre.

M. Forget m'affirme que sa santé est de plus en plus meilleure ; je m'en réjouis pour lui, et je sens que ses nombreux amis me sauront gré de leur apprendre cette excellente nouvelle.

J'ai pu constater la grande popularité dont jouissent M. et Mme Forget, à Régina ; je l'ai vérifié au concert unanime de louanges qui s'est élevé à chaque fois que j'ai mentionné leur nom ; personne à Montréal ne sera surpris de ce témoignage, qui montre, en même temps, la juste appréciation de nos compatriotes de l'Ouest.

Régina marque la dernière étape de ce long et remarquable voyage. Une petite halte encore à Winnipeg et nous reprenons le chemin de chez nous. Les sympathies nous suivent partout. A Fort-Williams, une délégation de dames, à la tête desquelles est une journaliste, Gay Page, qui a pu nous suivre là-bas, envahit notre convoi, et les messieurs de l'édilité et de la Chambre de Commerce nous gratifient d'une immense gerbe de roses.

Notre voyage, commencé dans les fleurs, se termine dans les fleurs.

Françoise.

LETTRE OUVERTE

A Madame Dandurand

Chère madame,

En lisant votre article: "Femmes savantes" paru dans la "Patrie" du 23 juin dernier, j'aurais voulu vous demander une faveur. Malheureusement, vous étiez à bord de l'"Empress of Ireland", avant qu'un loisir ne me vînt.

Et maintenant, il est trop tard pour vous dire de rassurer encore, et par une autre raison, tous ces messieurs qui prennent la mouche devant l'ambition des quelques femmes canadiennes se livrant sérieusement à l'étude.

Beaucoup d'observations me prouve chaque jour que, dans notre pays, le nombre des femmes, je ne dirai pas *savantes* mais des femmes *instruites*, sera toujours très restreint. En général, la jeunesse féminine ne veut pas s'instruire ; je serais plus juste en écrivant ne veut pas *étudier*. Je ne parle pas ici de la classe moyenne de la société: les jeunes filles bien nées, mais auxquelles la déesse Fortune n'a pas prodigué ses dons, aiment travailler. Si elles rencontrent l'occasion de s'instruire, si des professeurs intelligents leur font comprendre l'utilité de l'instruction, et non pas tant de l'instruction pratique,—l'orthographe, les mathématiques qui créent des situations pé-

cuniaires aujourd'hui, — mais l'utilité de cette instruction qui agrandit l'esprit, ouvre des horizons nouveaux, fait trouver un plaisir meilleur à tourner les pages d'un bon livre qu'à rêver chiffons et dentelles, ces jeunes personnes se mettront au travail et fourniront à leurs institutrices, leur famille, la satisfaction de voir grandir la bonne semence jetée en une bonne terre.

Mais les *filles de famille !* — pour faire pendant aux *fils de famille* — les *filles de famille*, il n'y a rien à faire avec elles, avec le plus grand nombre au moins.

Demandez-le plutôt aux grands couvents où l'on ne peut plus les retenir ; demandez-le encore aux institutrices particulières où elles vont échouer, — quelques-unes à seize ou dix-huit ans, — sous prétexte de *continuer* leur instruction qui, en beaucoup de cas, est entièrement à faire.

Ici, elles deviennent maussades, jouant aux enfants choyées, gâtées. Et arrogantes des titres du papa, des écus de la maman, elles font leurs quatre volontés pour rester, quelque peine que se donnent les maîtres, les pédantes qui s'en vont débuter brillamment dans le monde. On les entoure alors d'un train princier, d'un luxe qui ne voile qu'à demi leur ignorance ; une ignorance assaisonnée de *grands mots* mal placés, de moues équivoques, et, chez beaucoup, de mouvements libres qui compromettent singulièrement leur éducation.

Je ne vous apprends rien, n'est-ce pas, madame? Tous les jours, dans les fêtes mondaines, vous rencontrez de ces petites personnes: elles vous disent qu'au pôle Sud la température est élevée, torride, et que la ville d'Ottawa est située dans la province de Québec.

C'est une *fille de famille* qui causait dans le salon de sa mère avec un jeune homme ; remarquant une jolie statue, il demanda:

—C'est Andromaque, n'est-ce pas?

—Non, monsieur, répondit la demoiselle qui *avait fait son cours* (!) *c'est* EN PORCELAINE!

. . . .

Je ne vous contesterai pas, madame, qu'il y a d'heureuses exceptions; elles sont le petit nombre comme je vous le disais tout d'abord, et il y aura toujours une quantité de Canadiennes pour "causer frivolités". Quand vous reprendrez la plume sur le même sujet, dites-le bien aux messieurs qui s'effarouchent plus sur leurs propre avenir que sur celui de la compatriote. Dites-leur qu'ils rencontreront toujours des têtes légères, pour lesquelles l'instruction incomplète, donnée en ce pays, est encore trop forte, parce qu'il manque l'énergie d'en profiter.

Et ce sont là les femmes de demain! Ce sont là les épouses, les mères futures!

Peut-on s'étonner que les foyers se désertent, que les générations se suivent pour grandir avec une mollesse de caractère qui fait pitié!

Quelqu'un a écrit : "les hommes font un pays" ; mais avant les hommes, les femmes font les races, et dans notre jeune contrée, nous aurons des fils de famille aussi longtemps que nous aurons des "filles de famille" aussi longtemps que nous n'aurons pas de femmes.

Ah! je ne veux pas jeter l'injure à mon sexe ; mais je déplore l'insipidité qui nous encercle pour nous empêcher d'avancer. Je déplore qu'on ait assez des doigts de la main pour compter NOS FEMMES, et que le vingtième siècle n'apporte que plus de laisser aller dans nos mœurs, notre éducation et notre instruction.

Gabrielle Sans-Façons.

Rien ne pénètre aussi doucement et aussi profondément dans l'âme que l'influence de l'exemple.

Combien parmi nos clubsmen savent que le mot club veut dire massue? C'est parce qu'on s'y assommait jadis à coups de massue ou de coups de poing, qu'on donna le nom de clubs à certaines réunions publiques... Il n'est donc qu'une transformation.

Une pensee a retenir

Une critique sérieuse et impartiale porte toujours d'excellents fruits. C'est en faisant une appréciation consciencieuse de l'œuvre de Crémazie que M. Leigh-R. Gregor, a trouvé les lignes qui suivent et que nous détachons du *Nationaliste* du 1er juillet :

"La langue française ne sera digne de se propager sur le continent américain, qu'à la condition d'y représenter ce que la culture française produit de plus libre, de meilleur et de plus progressif, d'y être employée par des gens qui pensent et qui donnent à leur pensée une forme supérieure et nouvelle."

Voilà une phrase digne d'être gravée dans notre mémoire, car elle exprime, dans un langage très heureusement choisi, une incontestable vérité.

Sous la plume de ceux dont la pensée est faible, la langue française, comme toutes les langues, restera toujours nulle et insipide.

Pour que la langue française compte sur le continent américain, il faut *qu'elle soit employée par des gens qui pensent.*

Pour que la pensée soit forte—non pas dans quelques cas isolés, mais dans le ton littéraire général d'un groupe social, — il faut une forte critique. C'est elle qui stimule l'écrivain de réelle valeur et qui débarasse le public des autres.

M. Gregor indique clairement la voie à nos critiques à venir. Ils doivent s'attacher à la pensée de l'écrivain dont ils dissèquent les œuvres, certains que si le fonds a une réelle valeur, la forme finira par s'y adapter.

A ce propos, il serait injuste de ne pas mentionner ici l'ouvrage de critique de M. Fernand Rinfret, lequel a mérité les éloges d'un homme de la valeur du professeur Gregor. Il faut espérer dans l'intérêt des lettres canadiennes-françaises qu'il persévèra dans la voie où il s'est engagé.

Errol Bouchette.

Philippe V et Marie-Louise de Savoie

"Une reine de douze ans"! N'est-ce pas un sujet intéressant à étudier ? Et comme on comprend qu'il ait tenté l'érudition de M. Lucien Perey. Il lui a consacré un très attachant ouvrage duquel il vous reste une impression d'admiration et de mélancolie. L'héroïne est Marie-Louise Gabrielle de Savoie, reine d'Espagne, première femme du roi Philippe V.

Charles II, depuis longtemps malade, était mort en 1700, laissant un testament en faveur de ce jeune prince, petit-fils de sa sœur Marie-Thérèse, reine de France. Il est bien connu que Louis XIV, en vertu des droits de son épouse, avait beaucoup cherché à ménager à sa maison une part importante dans le partage de la monarchie espagnole, de concert avec l'Angleterre et la Hollande. Ces deux puissances étaient vivement intéressées à maintenir l'équilibre entre les deux maisons royales qui divisaient l'Europe, et le traité, que l'on devait faire accepter à l'empereur d'Autriche, accordait au dauphin toutes les possessions de l'Espagne en Italie, sauf le Milanais, L'Espagne, les Indes et les Pays-Bas revenaient à l'archiduc Charles d'Autriche. Mais les dernières volontés du monarque défunt n'étaient pas conformes à ces projets ; il voulait que ses Etats ne fussent pas divisés. D'après l'historien Guizot, d'où ces précédents renseignements sont tirés, jamais Louis XIV n'avait été jusqu'à penser que son petit-fils hériterait de la couronne d'Espagne intacte. Cependant, il crut devoir, malgré les complications qui devaient s'en suivre qu'il avait prévues, accepter cette succession qui frustrait dans ses espérances l'archiduc Charles, également neveu de Charles II ; et je ne sais guère m'imaginer une scène à la fois plus simple et plus solennelle, que celle de ce roi, alors si puissant, régnant sur ce grand pays de France dont l'influence en Europe était si prépondérante, se présentant devant sa cour, avec le jeune prince appelé à régner, et prononçant avec calme et dignité ces quelques paroles: "Messieurs, voici le roi d'Espagne".

Oui, voici le roi d'Espagne, âgé seulement de dix-sept ans, timide, craintif, froid et silencieux, qui va quitter pour toujours cette brillante cour de Versailles, où il a passé d'insouciantes années de jeunesse en compagnie de ses deux frères les ducs de Bourgogne et de Berry. Il n'a pas été élevé pour faire un roi, et on va lui confier ce royaume profondément troublé et désorganisé, où lui faudra passer les dix premières années de son règne à guerroyer, afin de consolider son trône et d'affermir sur sa tête cette couronne tant disputée.

Heureusement, dans cette tâche ingrate, un rayon de soleil, luira pour lui, un adoucissement lui sera accordé, et ce sera la présence à ses côtés de la petite princesse Marie-Louise de Savoie, enfant de douze ans, qui va être tout pour lui comme il sera tout pour elle. L'attachement qu'elle portera à son époux lui donnera la force de s'astreindre aux rudes travaux des délibérations d'Etat, de conférer gravement avec des ministres, des ambassadeurs, de faire face adroitement et promptement à toutes les difficultés, quelque répulsion que sa tendre jeunesse puisse éprouver pour des occupations aussi sévères et fatigantes. Son âme ardente et aimante, que l'adversité n'abattra jamais, restera confiante malgré les déboires et les insuccès. Pour l'amour du roi, pour l'amour de sa gloire, elle deviendra Espagnole de corps et d'âme, adoptant toutes les coutumes et les modes du pays, même s'il lui en coûte. Par le charme exquis qui émane de sa personne, par son courage entraînant, elle inspirera un enthousiasme nécessaire à ces hommes irrésolus et peu ambitieux qui l'entourent, et suscitera, par la vaillance de son attitude, des secours et des dévouements qui seront utiles à Philippe V.

Marie-Louise était la sœur cadette de Marie-Adélaïde de Savoie, l'idole de la cour de France, qui avait épousé l'aîné des trois frères, le duc de Bourgogne, devenu dauphin, en 1711. Par leur mère, ces deux princesses étaient petites nièces de Louis XIV dont elles devenaient petites-filles par leur mariage. En effet, la duchesse de Savoie, n'étaient autre qu'Anne Marie d'Orléans, fille du frère de Louis XIV et de la charmante Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. La correspondance de la nouvelle petite reine avec le grand roi son aïeul, est admirable par l'intelligence et la respectueuse énergie qu'elle déploie, afin d'obtenir de lui les secours d'hommes et d'argent dont l'Espagne est dépourvue ; et aussi par l'entrain dont fait preuve cette pauvre petite souveraine, régente à trois fois différentes, pendant que son mari combat contre ses ennemis, et court les plus grands dangers.

Triste destinée que celle de cette enfant qui aime tendrement les siens, et qui ne doit plus jamais les revoir. Les nécessités de la politique la contraindront même un moment, à négliger une correspondance avec eux qui est pour elle un grand réconfort moral, et un réel adoucissement à cette existence de privations qu'elle mène. Jamais elle ne pourra revenir à Turin, jamais non plus, quelque désir qu'elle en ait, la cour de France où elle serait si heureuse d'aller voir sa sœur, ne recevra sa visite, et cette sœur mourra sans qu'elle ait pu effectuer ce projet qui est aussi tentant pour son mari que pour elle.

Quand enfin, elle est devenue mère, cimentant par là définitivement l'amour qu'elle a inspiré au peuple, et à la nation, c'est l'invasion des armées de l'archiduc qui viendra la forcer à fuir de Madrid, un peu au hasard, avec cet enfant héritier de la monarchie ébranlée ; elle devra souf-

frir avec lui mille privations matérielles, endurer mille angoisses et inquiétudes au sujet de Philippe V.

Auprès d'elle, une figure se place comme inséparable on pourrait dire, de la sienne propre. C'est celle de cette princesse des Ursins, sa "camerera mayor" que Louis XIV et Madame de Maintenon avaient placée auprès d'elle ; habile intrigante, dont l'influence sur le couple royal fut toujours énorme. Cependant, elle leur a rendu des services, et sa société était même très appréciée par la jeune reine si isolée et si inexpérimentée au début de son règne, et qui d'ailleurs lui garda toute sa vie un très vif attachement.

La victoire de Villaviciosa en 1710, mit fin à l'exil de la cour, qui reprit le chemin de Madrid ; l'Espagne avait reconquis son indépendance, Marie-Louise va donc enfin jouir librement de son bonheur entre son mari et ses enfants, elle va peut-être mener une existence moins sévère, moins triste, moins agitée? La cour si morne, va s'égayer peut-être par quelques fêtes, les jeunes souverains vont pouvoir se dédommager ensemble de tous les malheurs des années précédentes? Non, il sera dit que la reine ne sera heureuse que là-haut.

Le surmenage qu'elle s'est imposé par devoir, toutes les fatigues de corps et d'âme qu'elle a endurées, à un âge où elle aurait eu tant besoin de repos et de détente, son indomptable énergie, ses épreuves, ont sérieusement altéré sa santé. Ses forces physiques sont à bout. Gagnée peu à peu par une cruelle maladie de poitrine, dont les médecins n'ont pas dès le début discerné les symptômes, pourtant si caractéristiques pour le moindre d'entre eux à l'époque où nous vivons, elle se meurt. Avec des alternatives d'espoirs et de découragement, elle s'achemine vers la tombe. Le roi s'illusionne également sur la gravité du mal qui fait d'effrayants progrès, et la compagne de ses années d'épreuves s'éteint le 14 février 1714, à l'âge de vingt-six ans, lui laissant trois fils en bas âge.

Elle a été à la peine pourtant, Dieu n'a pas voulu qu'elle soit à l'honneur ; elle ne doit pas profiter des résultats de cette paix d'Utrecht qu'elle a tant désirée et qui va définitivement pacifier le royaume d'Espagne ; à la signature de laquelle, déjà malade et affaiblie, elle a contribué par son adroite et énergique insistance auprès de Louis XIV. La raison d'Etat, cruelle et implacable est là. Philippe V contractera bientôt un second mariage, une autre la remplacera sur le trône et règnera paisiblement après elle, qui a tant lutté et souffert. Ce sera la princesse Elisabeth Farnèse, fille du duc de Parme. Celle-là, ne laissera pas dans le peuple de Madrid, le souvenir ému qui survivra longtemps à la petite reine de douze ans et qui est son meilleur éloge. Lorsqu'elle passsera en voiture dans les rues, elle entendra, en guise d'acclamation, ce cri de regret: "Viva, Saboyana!". Vive la Savoyarde!

M. A. Lauzon.

CAUSERIE

Si je vous parlais, aujourd'hui, de certains petits travers communs aux jeunes filles: ce ne sont pas des défauts, mais de vilaines habitudes agaçantes qui leur nuisent plus qu'elles ne se l'imaginent.

Depuis trois ou quatre ans,nos jeunes filles, imitant leurs frères, leurs cousins et les jeunes gens qu'elles rencontrent souvent, parlent une espèce d'argot vulgaire, à l'usage de ces messieurs, et qui dans la bouche des jeunes filles devient absolument insuportable.

Je les ai entendues au tennis se servir de locutions choquantes dont elles ne comprenaient pas la portée!

Quelques-unes ont de ces audaces quand elles sont loin de la surveillance, et celles-là parlent parfois à peu près correctement. D'autres, comptant sur la placide indulgence d'une mère faible, sont tellement habituées à se servir de ce détestable language, qu'elles l'emploient constamment et, avec le succès qu'il mérite, elles se font très mal juger par les personnes les plus bienveillantes.

Pauvres petites ! Vous avez assez des petits ridicules féminins, sans vous affubler des gamineries de vos frères !

Corrigez-vous promptement en mettant de côté ces expressions niaises quand elles ne sont pas laides.

Un autre type ridicule c'est la pédante. Vous savez, la demoiselle qui prétend tout savoir! Elle emprunte à son entourage des propos, des idées,des phrases toutes faites qu'elle cite à tout propos et hors de propos! Elle a un aplomb qui n'a d'égale que son ignorance. C'est toujours son tour de parler ! Elle contredit brusquement, interrompt ses interlocuteurs, cite des autorités, élève la voix et lève les épaules si on parait douter de la sagesse de ses opinions ou de l'exactitude de ses renseignements !

Et les comédiennes ! Celles-là sont légion ! Elles posent toujours pour la galerie: sur la rue, dans l'église, dans les magasins et dans les tramways. Elles paraissent causer ensemble ? Erreur ! Elles parlent pour le voisin ou le vis-à-vis; c'est-à peine si elles s'entendent pour se donner la réplique : elles ont des petites mines coquettes, des petites phrases à effet destinées aux oreilles du compère masculin, qui voit clairement le petit manège et s'en amuse intérieurement. Ce que vous faites rire de vous, mes pauvres enfants ! Cela vous éclairerait d'entendre ceux pour qui vous faites ces sottises, vous juger impitoyablement.

O la simplicité, mesdemoiselles, l'adorable simplicité dans le ton, les paroles, les manières, la démarche,la simplicité en tout et toujours ! Si vous saviez de quel charme exquis elle vous revêt, et comme on a vite fait de percer à jour la petite afectation qui vous rend ridicule. Soyez gracieuse, enjouées, vives et naturelles, mais ayez horreur de la minauderie et de la pose!

Ne pensez pas toujours à produire de l'effet, car alors, l'effet est déplorable !

Comparez deux jeunes filles dont l'une est toute simple et l'autre, le contraire : comptez les sympathies qui vont à chacune. Ce calcul vous convaincra mieux que tous les discours.

Et la tapageuse? Celle qui parle à tue tête, qui rit à gorge déployée, qui se désarticule comme un mannequin en marchant et qui crie comme un sifflet à vapeur si elle rencontre une chenille ou une araignée. Partout où elle arrive,c'est le train comme elle le dit plaisamment. Il lui arrive d'être amusante, mais combien plus souvent elle fatigue et ennuie ceux qui doivent entendre son caquetage et voir ses allures d'épouvantail !

Et la fausse musicienne, cette enragée pianiste qui joue sans goût ni mesure, à grand renfort de poignet et de pédale forte ! En arrivant chez vous, elle s'installe au piano, sans qu'on l'en prie, souvent, et les "two steps", les valses échevelées, les polkas, les "cake-walks", se succèdent en un charivari sans nom! Le piano en jette des étincelles et les oreilles nous font mal, rien n'arrête cette virtuose qui devrait au moins s'acheter un orgue de Barbarie et jouer dehors!

N'oublions pas la princesse manquée qui pense que des airs hautains, un ton raide et un regard dédaigneux la poseront en grande dame. Elle ne sait pas que les vraies princesses et les vraies dames sont toujours polies, et que leur dignité ne devient jamais le sot orgueil qui se plaît à humilier les inférieurs.

Les parvenues seules ont de ces vulgarités! Et celle qui se vante à tout venant de ses toilettes, de ses bijoux, de ses dépenses, elle ne sait qu'inventer pour provoquer l'envie des autres! La petite sotte! Que n'entend-elle les moqueries de celles qu'elle a cru éblouir avec ses histoires!

Je m'arrête à la susceptible qui n'endure ni une allusion, ni une plaisanterie sans devenir pourpre et hérissée comme un petit coq prêt à la bataille. Celle-là ne me pardonnera sûrement pas d'avoir soulevé un coin du voile qui cache ses imperfections et celles de ses sœurs, et si je n'étais pas à une distance rassurante je craindrais sa ridicule colère.

Toutes ces petites faiblesses se corrigent assez facilement dès que vous admettez que vous en souffrez. Mais, voilà le "hic"!

Cet aveu est très difficile à obtenir, et je parierais volontiers que ma causerie d'aujourd'hui aura pour commentaires les noms de toutes les amies de mes lectrices, mais que chacune se gardera bien de se reconnaître dans un de ces détestables petits croquis!

Danielle Aubry.

[*Le Courrier de Montmagny.*]

Le Palais de la Nouveauté

Montréal peut se féliciter de posséder une de ces rares maisons où l'on offre des articles de première classe confectionnés avec un soin et un goût sûr et qui ne peut manquer de donner aux acheteurs la plus grande satisfaction.

Nous signalons donc le Palais de la Nouveauté à nos lectrices et abonnées, sachant qu'il suffit de leur indiquer un magasin de ce genre pour qu'elles y portent leur clientèle. Et elles feront bien, car on aura pour elles à cette maison toute l'attention possible.

Donc, pour la confection des costumes, des manteaux et autres accessoires de ce genre, on peut difficilement égaler, mais à coup sûr, jamais surpasser le Palais de la Nouveauté. Tout y est de première classe, et le fini, l'élégance, le cachet personnel enfin, n'y sont nullement négligés. On pourra s'en convaincre dans une visite détaillée à cet établissement, où l'on sera reçu avec toute l'urbanité, la complaisance que l'on puisse souhaiter.

L'on pourra, en même temps constater que si tout y est de première classe, cela se trouve, du même coup à la portée de toutes les bourses.

Mme J. LAMOUREUX,
PALAIS DE LA NOUVEAUTE,
1783 rue Sainte-Catherine
Montréal.

Boissons pour l'Eté

Parmi celles-ci, la plus connue est sans contredit la limonade, bien qu'il y ait une foule d'autres boissons, toutes délicieuses et rafraîchissantes, qui sont complètement délaissées comme étant trop compliquées. Il est vrai qu'il faut du temps et des soins pour fabriquer les sirops, etc., qui entrent dans la composition de ces breuvages, mais, une fois que les matières premières ont été bien préparées, elles sont toujours prêtes à servir en cas de besoin immédiat. Par une après-midi lourde d'été, alors que la brise n'est pas assez forte pour agiter même les feuilles des arbres, il est fort agréable de pouvoir, en peu de temps, préparer une boisson exquise autant que fortifiante. C'est alors que la ménagère prudente a lieu de se féliciter du succès de son entreprise.

LIMONADE. — Pour la faire, il faut de beaux citrons, frais, de l'eau glacée et du sucre. Il vaut mieux placer le sucre dans l'eau pendant que l'on prépare les citrons, afin qu'il puisse se dissoudre. L'on roule les citrons et l'on en extrait le jus avec un presse-citron ou avec les mains, si l'on désire éviter que l'huile de l'écorce se mêle au jus.

Il est impossible de donner des quantités exactes pour les différents ingrédients, vu qu'il est nécessaire de faire la part de la grosseur des citrons et du goût du consommateur, qui préfère quelquefois une limonade acide à une boisson trop douce. Nous donnons plus bas quelques formules excellentes pouvant fournir de nombreuses variantes.

LIMONADE Nº 1. — Ajoutez à chaque roquille de jus de citron, 3 demiards d'eau glacée et du sucre au goût. La limonade doit toujours être rafraîchie excepté lorsqu'elle sert de médecine. Alors elle est servie très chaude. Jamais l'on ne doit se servir, dans sa fabrication, d'un ustensile en métal, car ce dernier communiquerait au jus un goût désagréable.

LIMONADE Nº 2. — Roulez bien six citrons, coupez-les en rondelles minces dans un vase de terre et couvrez-les de deux tasses de sucre blanc. Laissez reposer un quart d'heure, ajoutez-y un pot d'eau et des morceaux de glace, versez dans une carafe et servez. L'on peut ajouter à chaque verre un peu de carbonate de soude pour faire une limonade gazeuse.

LIMONADE CONCENTREE.—Faites un sirop avec deux livres et demie de sucre, un pot d'eau et versez le sirop chaud sur environ 45 grammes d'acide citrique. Mettez en bouteille et bouchez hermétiquement, pendant que le liquide est encore chaud. Une grande cuillerée de sirop, dans un verre d'eau, fera une limonade excellente.

LIMONADE FINE. — Cette boisson est supérieure à la limonade ordinaire, à laquelle on ajoute alors le jus de deux oranges et une roquille de fraises pour chaque demi-douzaine de citrons employés. Roulez d'abord les citrons et enlevez, à l'aide d'un couteau effilé, les rugosités noires de l'écorce ; coupez-les en rondelles, et enlevez-en soigneusement les pépins. Placez les citrons dans la carafe qui doit contenir la limonade, et versez dessus une tasse de sucre granulé. Maintenant, à l'aide d'un pilon en bois, écrasez les citrons et ajoutez le jus des autres fruits. Couvrez le tout d'une livre de glace cassée et laissez reposer quelque temps avant d'y ajouter l'eau et le sucre restant.

Ces quantités devraient faire un gallon de limonade délicieusement parfumée. La quantité de sucre à employer doit dépendre de l'acidité des citrons. Si les fraises sont hors de saison, des oranges rouges peuvent leur être substituées et l'arôme du breuvage sera intensifié si l'on y ajoute de l'ananas coupé en dés.

CONSEILS UTILES

PAPIER A MOUCHES COLLANT. — Faites fondre ensemble 4 oz. d'huile de ricin, 8 oz. de résine et 1-2 oz. de poix de Bourgogne. Agitez bien et étendez sur du papier que vous aurez préalablement enduit d'une colle quelconque afin d'empêcher le mélange de pénétrer.

LAIT COMME ALIMENT. — Administré chaud, le lait est reconnu être presque un spécifique contre la diarrhée, le mal d'estomac, le choléra naissant et la dyssenterie; un traitement inappréciable pour la fièvre typhoïde et les maladies affaiblissantes. Le lait ne devrait jamais être bouilli, mais simplement chauffé pour lui donner une saveur agréable.

POUR DETRUIRE LES MITES DANS LES TAPIS. — Prenez un drap mouillé, placez-le sur le tapis et repassez-le avec un fer chaud. Cela convertira l'eau en vapeur qui pénètrera le tapis au-dessous et détruira les larves. Le dernier et le meilleur exterminateur de mites est la Poudre de Dalmatie (Dalmatian Powder), qui est aussi employée à détruire les mouches. Saupoudrez-la bien sur le tapis.



PAGE DES ENFANTS



La Petite Balayeuse Apotre

On appelle Mésopotamie Argentine l'espace considérable occupé par les provinces d'Entre-Rios et de Corrientes et par le Territoire des Missions. Il est compris entre deux grandes rivières, le Paranà et l'Uruguay, dont la jonction forme l'estuaire le plus vaste du globe: près de quarante kilomètres de large à sa naissance, pas moins de cent quatre-vingts à son embouchure, avec une surface évaluée à trente-cinq mille kilomètres carrés: c'est le Rio de la Plata.

Sur la rive gauche du Paranà, où elle se mire coquettement, s'étage gracieuse et vivante la ville du même nom, capitale d'Entre-Rios. De 1853 à 1863, elle fut même la capitale de la Confédération Argentine. C'est le siège d'un évêché; sa cathédrale est vraiment fort belle pour le pays.

L'année dernière, après avoir établi l'œuvre de la Propagation de la Foi dans les paroisses de Paranà, je passai par les écoles. C'est ainsi que j'arrivai au collège dirigé par les sœurs del Huerto. En parlant aux élèves de l'œuvre, de sa nécessité, de la vie misérable des infidèles et surtout des enfants arrachés à leurs familles, à leur patrie, vendus, tourmentés, tués et mangés par leurs maîtres, quelquefois par leurs parents, j'en remarquai une de neuf à dix ans, plus attentive que les autres. Elle respirait à peine; son émotion était visible; de sa poitrine gonflée des larmes montaient jusqu'à ses yeux qui ne me quittaient pas. J'ai su, depuis, qu'elle s'appelle Maria Luisa, qu'elle appartient à une famille aisée, sans être riche, et foncièrement chrétienne. Laissant la grâce agir sur ces jeunes âmes, je partis en promettant de bientôt revenir.

De retour à la maison, Maria Luisa était silencieuse, préoccupée; c'est à peine si elle pouvait manger.

"—Maman, fait-elle tout à coup, est-ce bien loin, l'Afrique?

—Oui, ma fille; pourquoi me demandes-tu cela?

—C'est qu'il est venu aujourd'hui au collège un Père tout habillé de blanc, avec une longue barbe. On nous a dit que c'est un missionnaire d'Afrique. Il nous a raconté que là-bas..." Et elle répète, comme elle peut, tout ce que j'ai dit. Elle embrouillait bien un peu les choses, en se pressant effrayée contre sa mère. Comme celle-ci m'avait entendu, le dimanche précédant, à la messe paroissiale, elle savait à quoi s'en tenir; aussi, par ses réponses et ses questions, la remettait-elle dans le bon chemin.

Ainsi encouragée, la petite ajoute:

"—Maman, que je serais heureuse si tu voulais...

—Quoi?...

—Me permettre d'être associée de l'œuvre que le Père est venu nous prêcher, pour sauver les petits sauvages et leur ouvrir le Paradis! Et puis, si je pouvais racheter une esclave, une petite fille! Elle s'appellerait Maria Luisa, comme moi; je serais sa marraine...;" et elle continue de bâtir châteaux en... Afrique.

"—Tout cela est bon, dit enfin la maman; mais ce doit être cher. Combien te faut-il?

—Cinq centavos (un sou) par jour.

—Bien! je te les donnerai; mais à la condition que tu les gagneras.

—Que me faudra-t-il faire?

—Tous les matins, tu te lèveras une heure avant tes sœurs, et tu balayeras les deux patios (cours intérieures). Si le travail est bien fait, tu auras tes cinq centavos et tu les remettras à la Sœur."

Sans hésiter, sans mesurer la portée du sacrifice qu'on lui demande, la bambine accepte: le marché était conclu et scellé.

⁂

Dès le lendemain, elle se met à l'ouvrage. Elle est bien inexpérimentée; le balai est bien lourd pour ses petits bras; l'heure lui suffit à peine; mais elle songe aux petits Chinois, aux petits nègres de l'Afrique, et elle oublie toute sa fatigue, quand sa mère lui remet le salaire convenu. Les jours se suivent et se ressemblent; et vous ne sauriez croire combien elle est fière, chaque matin, en arrivant au collège, de déposer son trésor entre les mains de la supérieure.

Un jour, pourtant, que je visitais la même école, je la vois passer devant moi, les yeux baissés et comme honteuse.

"—Eh bien! Maria Luisa, et la petite aumône de chaque jour?"

La tête s'incline, des pleurs coulent; c'est un vrai chagrin.

"—Voyons, dis-moi ce qu'il y a."

Et je comprends enfin que, ce matin-là, on ne l'a pas appelée, qu'elle est restée endormie.

"Ne pleure pas. lui dis-je; ce n'est point ta faute. Continue comme par le passé: le bon Dieu est content."

Ses yeux se levèrent, elle sourit puis, toute consolée, rejoignit ses compagnes.

⁂

Voilà tantôt dix mois que cela dure. Il n'y a pas eu de défaillance; les sous se sont accumulés dans la petite boîte de la Mère Supérieure. — Cependant, un matin... oh! quel désespoir!

Elle s'est levée à l'heure; elle a travaillé; son travail est bien fait; néanmoins, quand elle se présente à sa mère pour en recevoir le payement, celle-ci, sans doute pour l'éprouver:

PAGE DES ENFANTS

"—Laisse-moi tranquille et va-t'en vite au collège", lui répond-elle sèchement.

Devant ce déni de justice, Maria Luisa sent intérieurement un mouvement de révolte bien légitime ; mais habituée à obéir, la pauvrette se met en route sans répliquer, le cœur bien gros, les yeux fixés à terre. Soudain elle s'arrête, se penche et regarde. Non, elle ne se trompe pas: là, au milieu de la rue, brille une belle pièce blanche, une pièce de vingt centavos! ! Elle oublie toute sa peine, s'élance, saisit ce trésor inespéré et court tout d'un trait le remettre à la sœur, en lui racontant avec candeur que son ange gardien lui a envoyé quatre fois plus qu'elle ne voulait.

Tant de dévouement ne pouvait rester sans récompense de la part du ciel. Cette enfant si généreuse est devenue des plus édifiantes par son obéissance, sa douceur, sa charité, sa patience ; et ses progrès, au catéchisme et en classe, vont toujours croissant. Aussi les parents de Maria Luisa chérissent-ils plus que jamais leur petite Balayeuse-Apôtre.

R. P. Barbet.

Variétés

Quelques prédictions curieuses

La prédiction se distingue de la prophétie en ce qu'elle est le résultat d'un calcul, ou du moins qu'elle est donnée comme tel, tandis que la prophétie est censée provenir d'une inspiration d'en haut. On ne doit pas croire aux sorciers, ils n'existent que pour les ignorants.

On s'imagine que ce qui aurait dû dégoûter des sorciers et des astrologues, c'est le néant de leur science, le petit nombre des prédictions réalisées ; on se trompe. Beaucoup de prédictions se réalisaient et c'est ce qui entretenait l'illusion. Deux hommes raisonnant sainement et soutenant deux thèses différentes, peuvent se tromper tous les deux, mais de deux astrologues, annonçant, l'un qu'il pleuvera demain, l'autre qu'il ne pleuvra pas, il y en a certainement un qui ne se trompe pas et dont la prédiction se réalise. Or, celle-là, seulement compte, l'autre est oubliée ou mise sur le compte d'une erreur de calcul. De plus, les sorciers ne se piquaient pas d'une grande précision, et pour cause ; ils aimaient à envelopper leurs prédictions dans des mots à double sens. L'évènement accompli, on trouvait tout ce qu'on voulait dans ces phrases louches.

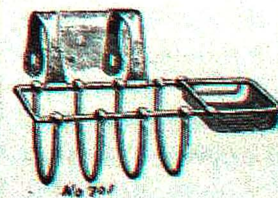
Edouard IV, roi d'Angleterre, ayant voulu connaître l'avenir de ses enfants, il lui fut répondu qu'il serait mis à mort par un de ses deux frères dont le nom commençait par un G. Il fit noyer le duc de Clarence, qui s'appelait Georges, dans un tonneau de malvoisie, mais il laissa vivre Richard, le fameux Glocester, qui se chargea d'accomplir la prédiction.

A la suite de vieilles prédictions, on avait muré, à Constantinople la porte du cirque, par où, disait-on, devait s'introduire le vainqueur. Elle fut ouverte, pendant le siège de 1453, pour faciliter une sortie, et c'est par là que Mahomet II pénétra dans la ville.

Henri IV, roi d'Angleterre, tombe subitement malade dans l'abbaye de Westminster. Il y mourut dans une chambre appelée Jérusalem. Il lui avait été prédit qu'il mourait à Jérusalem.

Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne, évitait toujours d'aller à Madrigal, sa maison de plaisance, parce qu'un astrologue lui avait annoncé qu'il mourrait à Madrigal. Mais un jour qu'il passait par Madrigalois, ou le petit Madrigal, pauvre village de ses Etats, il se trouva mal tout à coup. On le transporta dans une misérable chaumière et il mourut dans un réduit qui pouvait à peine contenir son lit.

On prétend qu'un docteur de Louvain, tirant l'horoscope de trois ecclésiastiques en même temps, leur prédit à tous trois qu'ils seraient papes, et ils le furent en effet. C'est ce qu'on appelle l'horoscope des trois papes.



FEUILLETON

Au-dessus de l'Abime

TH. BENTZON

(Suite)

Cette saison d'Evian m'effraye d'avance, qui donc la conduira au tennis? Rien à attendre de sa sœur, qu'une position intéressante force au repos. Je suis condamnée moi-même à me soigner sérieusement. Monsieur d'Angenne ne fera qu'aller et venir... la Cour des comptes est impitoyable. ...et nous serons, là-bas, entourés d'une foule de gens qui ne sont pas les meilleures des relations pour une jeune fille. Ainsi, monsieur de Breuves doit venir, et je ne veux, sous aucun prétexte, d'intimité trop étroite entre son étrange fille et Colette, quoiqu'il soit impossible d'empêcher des rapports quotidiens, monsieur de Breuves étant un vieux camarade de mon mari. Je ne vous cacherai pas non plus que les Narcey ont pour leur fils de certaines visées. Madame de Narcey me l'a fait entendre très clairement. Ce serait certes un parti sortable, mais j'ai répondu, comme toujours, que Colette n'épousera qu'un homme qu'elle connaisse, dont elle ait pu d'abord apprécier les qualités. Tout le reste convenant, il faut cela va sans dire, un certain éveil de sympathie.

— Vraiment ! vous m'accordez cela... Quel progrès ! dit madame Fierbois railleuse.

—J'accorde tout ce qu'on veut, dit madame d'Angenne, avec un soupir, mais sans être sûre le moins du monde de la sagesse de mes concessions. J'avoue, par exemple, que la liberté nouvelle des rapports entre jeunes gens me trouble beaucoup.

—Il est vrai, repartit gaiement madame de Fierbois, qu'il y a de bons ménages en Chine, où les époux se voient pour la première fois après la cérémonie ; mais chaque usage a son temps, je le repète, et les traces d'antique servitude sont en train de s'effacer pour les femmes. Soyez sûre que, s'il se fait en conséquence quelques mariages imprudents de plus il y aura de moins . . . toutes les horreurs qui remplissent vos mauvais livres...

Et la vieille Américaine détourna pudiquement la tête.

—Oh ! vous savez à merveille qu'il y a beaucoup d'exagération dans les romans, dit d'un ton léger madame d'Angenne. Sans cela, il ne seraient pas des romans... Et, après tout, ces horreurs, comme vous dites, regardent le mari. Si, au contraire, les choses se déplacent, si le péril est *avant*, que voulez-vous que nous devenions, nous autres pères et mères ? Ainsi, voilà ce jeune Narcey.... Qui me dit qu'il soit assez bien élevé pour ne faire rien entendre à Colette de ses intentions, auxquelles nous n'avons pas encore accordé tout notre assentiment, car de certains bruits courent, à ce que prétend mon mari, de sa liaison prolongée avec une danseuse. Et tous ces joueurs de tennis, de golf, etc., avec lesquels ces demoiselles échangent des poignées de main sans que les parents les connaissent, qui me dit que nous ne les rencontrerons pas un peu partout pendant nos voyages d'été ?

—De sorte qu'il vous faut absolument le tiers incommode et que,faute de mieux, vous venez m'en demander un ? J'ai grande envie à mon tour de vous refuser Françoise !

Madame de Fierbois riait, contente en somme de la tournure que prenaient les choses.

—Je lui demanderai si elles est toujours disposée... si votre offre la tente... En attendant, il est convenu, n'est-ce pas, que demain à deux heures je viens prendre Colette pour une petite promenade en auto ?

III

Le lendemain, en effet, un de ces affreux véhicules sans chevaux, qui commençaient dès lors à faire passer le bruit et la vitesse d'une locomotive dans les rues de Paris, emporta vers Neuilly, où se trouve l'Institut Delapalme, deux des personnes dont dépendait en ce moment la destinée de Françoise Desprez.

—Puisqu'il me faut absolument un garde de corps, avait déclaré Colette, j'aime mieux le tenir de la main d'une personne dans le mouvement comme l'est madame de Fierbois.

Dès qu'elle fut avec cette dernière dans la machine bourdonnante, haletante, sifflante qui fendait l'air d'un bout à l'autre des Champs-Elysées :

—Surtout, qu'il soit bien entendu qu'elle me laissera faire tout ce que je veux, dit-elle de son air mutin. Expliquez-lui que je sais me conduire qu'elle n'est auprès de moi que pour les convenances.

—Bon ! c'est une personne intelligente, elle ne vous morigénera pas à la façon d'une petite fille!

—Une camarade qui, jusqu'à un certain point, serve de porte-respect, voilà ce qu'il me faut, poursuivit Colette, en repoussant les mèches ébouriffées de cheveux blonds que le vent ramenait sur ses yeux. D'ailleurs, elle verra bien que je n'ai envie de rien faire d'incorrect ; maman aussi le sait; elle rend justice à ma bonne tenue, tout en me trouvant un peu trop moderne, voilà tout. Quel curieux reproche ! Comment ne serait-on pas moderne à dix-huit ans ! C'est un devoir...

La vitesse folle de la course entrecoupait ce discours lancé avec une volubilité extrême.

—Maman ne comprend pas... Toutes mes amies sont *sport* plus ou moins sans exception.. Je serais ridicule de ne pas l'être aussi. Et toutes ont donné l'hiver dernier des dîners

de jeunes gens. Eh bien! le croiriez-vous, maman ne s'est pas encore décidée à me laisser recevoir une pauvre petite fois. Mon menu était fait cependant, mes invités choisis, cinq jeunes filles charmantes, cinq garçons amusants, le soir un peu de musique gaie ; le grand mal à cela!.. Et j'aurais essayé mes talents de maîtresse de maison. Pensez-vous que la présence de cette demoiselle déciderait maman à s'humaniser ?... N'aura-t-elle pas plutôt les allures d'un trouble-fête, votre candidate ? Tout cela me préoccupe... "De mon temps, on faisait ceci ... De mon temps, on faisait cela..." Ma pauvre chère mère n'a pas d'autre refrain à la bouche. Parbleu ! De son temps on portait des crinolines, on dansait sous l'œil maternel et le poussin était rendu à l'aile protectrice de la poule entre chaque contredanse, car le poussin ne valsait pas ... Autre temps, autres mœurs. Ah ! j'aurais voulu naître en Amérique ... à la condition d'y trouver Paris, bien entendu !

—Chère petite, vous résumez très bien ce qui serait en effet l'idéal, repartit en riant madame de Fierbois. Mais soyez tranquille. Votre garde de corps, comme vous l'appelez, n'a rien de rébarbatif. Je gage qu'elle prendra plaisir à la vie tout autant que vous. Elle n'en connait rien jusqu'ici, sauf les quatre murs de ses prisons successives...

—A trente ans ?

—Elle n'en a guère que vingt-cinq.

—Alors, vous avez dû tricher, car maman avait juré qu'elle n'accepterait personne qui n'eût trente ans révolus. Oui, c'est cela !... Vous l'avez vieillie un peu par inadvertance... Quelle bonne idée! Racontez-moi. .. Comment est-elle ? Jolie ?

—Plutôt laide, il me semble, dit madame Fierbois, en hésitant. Mais il y a longtemps que nous ne nous sommes vues. Au surplus, vous allez juger par vous-même. Nous sommes arrivées.

Entre deux tilleuls dont les têtes chargées d'une floraison odorante s'élevaient au-dessus de la grille d'entrée, on lisait, en effet : *Institut Delapalme*, et d'un côté: *Cours complets pour jeunes filles*, de l'autre : *Préparation aux examens*, le tout gravé en or sur des tablettes de marbre.

Françoise Desprez, demandée au parloir, entra très émue par la seule vue de la carte de la comtesse Herbert de Fierbois. Au premier moment elle ne vit que cette amie enfin reconquise. Ses yeux se remplirent de larmes tandis que la vieille dame lui tendait les bras d'un geste affectueux qui en disait long sur ses remords, car toujours, jusque-là, elle avait protégé Françoise à distance, sans grand témoignage de tendresse. C'était une des innombrables bonnes œuvres auxquelles sa fortune lui permettait de subvenir, une éducation dont elle faisait les frais plutôt qu'une personne qu'elle cherchait à connaître et à s'attacher. Mais cette fois, une chaude étreinte enveloppa la petite France perdue et retrouvée, un baiser souligna de bonnes paroles :

—Je vous amène, ma chère, ce que vous cherchiez.

Quoi ?...Etait-ce cette jeune fille?... Cette délicieuse fille?...

Le regard de Françoise, encore humide, se posa surpris et admirateur sur la jolie figure blonde, la toilette sobrement élégante, la grâce aisée de Colette, qui s'était levée d'un bond en la voyant.

—Mademoiselle, vous m'excuserez d'être venue avant votre entrevue avec maman? Je suis une personne très indépendante, — madame Fierbois vous le dira, — et j'ai voulu m'assurer par moi-même que nous sommes faites l'une pour l'autre.

—Comme cela, vraiment, d'un coup d'œil ? ne put s'empêcher de répliquer Françoise en souriant, quoiqu'elle se sentit fort intimidée par l'aplomb de la nouvelle élève. Attendez un peu mademoiselle, pour me connaître à l'user. J'y gagnerai peut-être.

—Non, non... c'est la première impression qui ne trompe pas. Eh bien! mon impression est excellente...Vous me direz tout à l'heure celle que je produis sur vous .

Elle se mit à rire, la tête légèrement renversée, ses yeux d'or, des yeux de chatte, brillant entre ses paupières qui se rapprochaient malicieusement.

—Voyons, dites, est-ce le coup de foudre ?

— Petite folle! s'écria madame de Fierbois.

Mais la glace était rompue, on avait esquivé d'ennuyeux préliminaires.

—Mon enfant, dit madame de Fierbois, votre lettre m'a touchée, quoiqu'elle se soit fait beaucoup attendre. Il ne fallait pas douter de moi,,, si vive que j'aie pu être...dans votre intérêt..., je le croyais du moins...

—Ah ! madame, je me suis punie moi-même.

—Oublions cela... Il y a toujours moyen de recommencer...... En ce moment, les circonstances nous servent. J'ai parlé de votre désir à mon amie madame d'Angenne et, si vous vous entendez avec elle, le soin de veiller sur cette petite indomptée pèsera sur vous.

—D'un poids léger, n'ayez pas peur interrompit mademoiselle Colette,

pourvu que vous ayez la main légère aussi.

A quoi Françoise répondit avec la gravité que donnent des années de pédagogie :

—Je ne sais ce que me demandera madame votre mère, mais je ferai mon devoir, je le ferai avec plaisir.

Et elle sourit de nouveau.

Quand elle souriait, ses yeux noirs et ses dents blanches brillaient de manière à l'embellir, toutes les lignes un peu sévères de son visage de brune s'éclairaient, se fondaient en lumière et en douceur.

Colette d'Angenne en fit intérieurement la remarque, tandis qu'elle répondait :

—Votre devoir, pour commencer, sera de courir la montagne avec moi. Nous allons à Evian. Vous aimez les voyages ?

—Je n'ai jamais voyagé que sur la carte en donnant des leçons de géographie, à moins que vous ne comptiez les voyages imaginaires. Ceux-là, très nombreux. J'ai fait le tour du monde.

—Oui, oui, vous devez être une imaginative avec ces grands yeux-là. J'adore l'imagination ! s'écria Colette. Mais vous avez eu beau imaginer, les Alpes vont encore vous surprendre... On aura grand'peine à vous en arracher pour vous conduire à la Fresnaie. La Fresnaie est notre vieille maison de famille. Elle n'est pas très belle, dans un pays plat, Mais le pays plat est le triomphe de la bicyclette... Vous montez à bicyclette, bien entendu. Tout le monde aujourd'hui...

—Hélas! excepté moi, interrompit la pauvre sous-maîtresse avec une confusion sincère.

—Vous apprendrez très vite, et le golf... l'aimez-vous? Il y a un beau tennis à Evian. Vous pratiquez le tennis, au moins?

Françoise baissa la tête sans répondre, avec un sentiment de honte qu'elle ne pouvait s'empêcher de trouver ridicule. Qu'est-ce vu'un brevet, même supérieur, quand on ignore la bicyclette, le golf, le tennis, l'art de s'habiller, l'art de plaire, quand on n'a jamais voyagé?

—Vous ne savez donc rien du tout?! Eh bien! au fond, j'en suis fort aise. Cela vous met à ma merci, voyez-vous... Les rôles sont intervertis. C'est moi qui vais faire votre éducation.

(à suivre)

LES ASSURANCES

Voulez-vous que je vous dise le fond de ma pensée? Eh bien, il est insensé aux femmes de ne pas faire assurer leur vie.

Vous blâmez un homme qui meurt avant de s'être assuré pour un montant convenable, n'est-il pas aussi important pour la femme d'assurer l'avenir de ses enfants? Et quel imense soulagement pour une mère de famille de se rendre le témoignage que lorsqu'elle ne sera plus là, ses enfants qu'elle aime tant ne souffriront pas, matériellement parlant, au moins de son absence.

Les femmes qui sont si économes, quand elles le veulent bien, peuvent si facilement payer leurs primes avec de l'argent mis de côté à chaque semaine.

J'ai vu des femmes faire des prodiges, opérer presque des miracles avec un peu de patience et d'industrie.

Nous possédons parmi nous une compagnie d'assurances qui semble répondre à tous les besoins et à tous les états de vie. Elle est honnête, elle est sûre, elle est canadienne. Au lieu de donner votre argent pour augmenter les revenus des capitalistes américains, nous avons la satisfaction de savoir, qu'il demeure en votre pays, qu'il est avantageusement placé et honnêtement utilisé. Certes, voilà des garanties qu'on ne trouve pas souvent ailleurs.

Adressez-vous donc, sans crainte, mesdames, à la Cie de la SAUVEGARDE, 7, Place d'Armes. Vous ne le regretterez pas.

Lady Business.



Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B. — La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

